

La Douleur des hommes

285 membres du personnel de la Bonne Presse auront été mobilisés pendant le premier conflit mondial. 50 y ont perdu la vie, dont les noms sont portés sur la plaque-mémorial réinstallée dans l'entrée du 3 rue Bayard, le 10 novembre 2005.

Fixée à l'origine dans l'entrée du 22, cours Albert I^{er}, « à côté de la grotte de Lourdes » qui s'y trouvait alors, elle fut ensuite déplacée au troisième étage de cet immeuble, sur le palier de l'administration, avant de rejoindre, dans les années 60, celui du deuxième étage du 3, rue Bayard, où se trouvait alors le magasin de vente. A 9 h 30, le mardi 14 octobre 1919, les participants au 25^e Congrès de la Bonne Presse inauguraient cette plaque de marbre de 300 kilos, dont le directeur de la maison, Paul Féron-Vrau, disait qu'elle rappelait le souvenir « *des cinquante membres de la Maison de la Bonne Presse tombés ou disparus pendant la guerre pour la défense de notre chère patrie* ». « *J'ai combattu le bon combat. J'ai conservé la foi* », dit d'ailleurs l'épithaphe empruntée à saint Paul, gravée dans le marbre. Après ce discours, l'abbé Ambroise Jacquot bénissait la plaque, avant le chant du *De Profundis*.

Il faut dire que l'abbé Jacquot, 58 ans, était très concerné. Prêtre assomptionniste tout juste ordonné, il avait été nommé à 25 ans administrateur général d'une Bonne Presse en plein essor en juin 1886. « Sécularisé » – devenu officiellement prêtre diocésain – après l'interdiction des congrégations, il était resté à son poste dans l'entreprise. C'est à lui qu'était presque systématiquement revenue la tâche de célébrer une messe en présence du personnel, soit dans la chapelle de la rue François I^{er}, soit dans les églises voisines, Saint-Pierre-de-Chaillot ou Saint-Pierre-du-Gros-Cailou, après la mort de chacun des cinquante tués de la guerre 14-18.

Le début de la guerre fut meurtrier pour les hommes de la Bonne Presse. André Périnard est tué le premier lors de la défaite de Charleroi, et sept autres après lui dans les semaines qui suivent, lors de la retraite des troupes françaises le long de la Meuse, sur le flanc est de la place forte de Verdun. Henri Manceau, un ouvrier de 25 ans, est tué à la fin de la bataille de la Marne. Et alors

que les armées se livrent « la course à la mer », pour verrouiller le front occidental, la bataille pour Arras voit disparaître Charles Ladan-Clermont avant que Philippe Dupont ne soit tué d'une balle dans la tête sur l'Yser. Henri Brichet, qui sera porté disparu à son tour un an plus tard, raconte dans le bulletin BP le combat d'Andechy (Somme), près du Quesnoy, le 4 octobre : une sorte d'archétype de ces affrontements sanglants pour un village, une position, qui font des victimes par centaines sans résultat toujours probant. Fin 1914, la Bonne Presse compte seize morts parmi les siens.

« Le terrible nécrologe de la Bonne Presse »

1915 est l'année de la guerre des tranchées. L'entreprise déplorera encore seize morts, de l'Yser à l'Artois et à la Champagne, mais aussi dans les hôpitaux de l'arrière. La vie est très dure dans les tranchées et ils sont plusieurs à y contracter des affections graves, comme Henri Péchon, 19 ans, qui avait devancé l'appel en août 1914 et qui meurt à l'hôpital de Poitiers d'une pneumonie. De toutes ces morts, celle de René Zissel, 39 ans, marque particulièrement la Bonne Presse. Entré comme apprenti typographe en 1892, il était devenu sous-directeur de l'imprimerie. Mais surtout, il jouait un rôle important dans l'entreprise par son engagement dans les œuvres sociales en faveur du personnel, créant même une « Caisse de décès » dont *La Croix* dit qu'elle « *rendit bien des services* ». Il est tué d'une balle au cœur à Neuville-Saint-Vaast, près d'Arras, lors d'une charge à la baïonnette. Le courrier du bulletin BP traduit l'émotion de ces hommes qui travaillaient sous ses ordres à l'imprimerie : « *Quand s'arrêtera le terrible nécrologe de la Bonne Presse ?* » écrit Louis Legrand, le chef typo, le 27 mai. Lui-même mourra six mois plus tard, presque jour pour jour, sous l'impact direct d'un obus sur son abri de tranchée.

La Croix va consacrer à René Zissel un véritable article nécrologique, comme elle le fera la même année dans la rubrique « Belles figures de soldats chrétiens », pour Elie Delort, correcteur, et Albert Aerts, chef d'équipe roto au *Pèlerin*. La promesse faite à sa veuve sera tenue, un de ses fils, Jacques Zissel, sera embauché par la Bonne Presse et sera journaliste à *La Croix* jusqu'en 1974. Trois noms encore, parmi les victimes de 1915 ; Maurice Larivière travaillait à la comptabilité des comités de diffusion. Un obus l'ensevelit avec d'autres soldats à Vauquois, près de Rarecourt (Meuse), le 28 février. Un autre le déterrera un an et demi plus tard.

1916, l'année de Verdun, paradoxalement moins meurtrière

Deux jeunes de 20 ans travaillaient ensemble à la photographie, le service où l'on réalisait les photos sur verre pour le Service des projections. Paul Barette et Attilio Tavani sont morts à quelques jours d'intervalle et à quelques kilomètres l'un de l'autre. Le second, né à Rome, avait dû se résoudre à s'engager dans la Légion, « *un peu contre son gré* », pour donner corps à son « *enthousiasme à se battre pour la France* ». Il est tué le 8 octobre, près de Suippes. Le 27, Paul Barette tombe à la tranchée de Lübeck, à Souain (Marne), que trois jours de préparation d'artillerie n'avaient pu atteindre car située à contre-pente. Pour 40 km² gagnés, on compta ces jours-là 138 500 hommes hors de combat et 25 000 prisonniers allemands.

Dans le même 67^e RI que Paul Barette tomba ce même jour Léo Latil, un jeune poète dont Darius

Milhaud allait mettre plusieurs œuvres en musique en 1936. 1916 est paradoxalement moins meurtrière, alors qu'il s'agit de l'année des batailles de Verdun et de la Somme. Ils seront six tués, dont deux brancardiers atteints alors qu'ils ramènent des blessés tombés entre les lignes : Edouard Wander, un employé de 31 ans, et l'abbé Raphaël Rétaud, 36 ans, prêtre assomptionniste, spécialiste de droit canonique et jusqu'à la mobilisation, rédacteur en chef de la revue *Les Conférences*, qui publiait les textes accompagnant les projections de la Bonne Presse. 1917 est encore plus économe des vies du personnel de l'entreprise : deux morts de maladie et deux tués, dont Joseph Moreau, caporal dans l'infanterie coloniale, qui avait survécu à plusieurs hécatombes. Il est cette fois frappé par un obus le 18 octobre. Après la mort d'André Le Meunier, 21 ans, ouvrier, le 30 octobre 1917 dans l'Aisne, au lendemain de l'offensive réussie de La Malmaison, il y a cinq mois de répit. Mais les derniers mois de la Grande Guerre seront très violents.

Deux assomptionnistes sur les murs du Panthéon

En 1918, l'armée allemande jette toutes ses forces dans plusieurs offensives puissantes pour rompre le front allié. Auguste Rouillé, 29 ans, ouvrier imprimeur, est ainsi porté disparu dans l'Aisne, où son régiment a été littéralement jeté en travers de l'avance allemande de Luddendorf. François Mahé, 39 ans, employé, est victime de la « deuxième » bataille de la Marne le 25 juillet 1918. Les dernières victimes seront de tout jeunes hommes, Elie Brice, 19 ans, ouvrier de l'imprimerie, le 12 août 1918, tout comme René Abot, 22 ans, le 1^{er} septembre et Albert Girard, 22 ans, employé, le 12 octobre, à un mois de l'armistice.

Le 28 juin était mort « entouré de ses amis » l'abbé Julien Le Liboux, assomptionniste. D'abord exempté de service armé du fait d'une faible constitution, devenu de ce fait directeur du *Pèlerin* en 1914, il avait tout de même été mobilisé en 1917 car l'armée avait besoin d'effectifs. Mais le 89^e régiment d'infanterie le renvoya à l'arrière. Il garda des prisonniers allemands dans les champs en Seine-et-Marne et y attrapa la maladie qui allait l'emporter. Avec l'abbé Rétaud, il figure sur les murs du Panthéon où sont gravés depuis 1927 les noms des « écrivains français morts pour la France ». Toute la guerre, la Bonne Presse, qui « ne fait qu'une seule famille » avait dit en juillet 1915 le P. Jacquot lors d'une messe à la mémoire des morts, est restée très proche de son personnel mobilisé. « La Croix et la Maison de la Bonne Presse n'auraient jamais atteint leur magnifique développement si elles n'avaient pas été favorisées de collaborateurs choisis », écrit « Franc » (l'abbé Bertoye), rédacteur en chef du quotidien, dans un éditorial du 14 août 1918 intitulé « Sur la tombe de notre 40^e victime ». Il y souligne le lien étroit tissé entre « les absents et ceux qui restent ». Le 8 juillet 1915 est par exemple créée une « Œuvre des orphelins de la Bonne Presse », dont le courrier du bulletin BP montre aussitôt qu'elle est particulièrement bien reçue par les soldats. Au-delà de la mémoire des 50 membres du personnel de la Bonne Presse morts pour la France, l'entreprise n'oubliera pas de célébrer les 75 Croix de guerre décernées à ses mobilisés, les « citations » par dizaines et même des décorations étrangères, italiennes, belge ou anglaise, la médaille militaire britannique ayant par exemple été attribuée au sergent Julien Lingelser, de l'administration de la BP, lequel, jeune soldat de la classe 15, avait défrayé la chronique du bulletin BP en janvier 1915 pour s'être percé la main avec sa propre baïonnette !

L'hôpital auxiliaire 272

Le 14 août 1914, dix jours après le début de la guerre, la Maison de la Bonne Presse reçoit de la Croix-Rouge l'autorisation d'installer une ambulance « au quatrième étage, dans les vastes ateliers du brochage, exactement au-dessus de l'administration ». Il s'agit du bâtiment construit à la fin du XIX^e siècle, qui donne sur le cours Albert I^{er}, alors Cours-la-Reine. Cet hôpital auxiliaire, qui reçoit le numéro 272, accueille 35 lits à la mi-septembre et en comptera 55 à la fin de la guerre.

Le 16 septembre, rapporte le bulletin « La Bonne Presse dans la guerre de 1914 », les premiers occupants sont « quatre zouaves et deux fantasins légèrement blessés ». Le 27 novembre, l'hôpital 272,



initiative de l'association Notre-Dame du Salut, pivot des œuvres de pèlerinage de la congrégation des Assomptionnistes, reçoit la visite du cardinal Amette, archevêque de Paris. Dans ces locaux « l'air et la lumière pénètrent à profusion ; les inspecteurs des ambulances en furent émerveillés. Le dimanche, les blessés profitent de la terrasse de la BP d'où ils admirent Paris ou de la cour du 22, Cours-la-Reine, à travers les grilles de laquelle ils donnent audience aux nombreux passants qui les interrogent avec curiosité ».

Les religieuses Oblates de l'Assomption s'occupaient de cette ambulance, qui accueillait des blessés ne nécessitant pas de soins très lourds, et surtout des malades. Elle a fonctionné du 1^{er} septembre 1914 au 13 février 1919. 1 418 officiers et soldats y ont séjourné. Sept y sont morts, dont le directeur du *Pèlerin*, l'abbé Julien Le Liboux, assomptionniste, emporté par une méningite foudroyante le 28 juin 1918.

L'abbé Le Liboux quelques instants après sa mort. Portrait crayonné par Paul de Frick, administrateur de l'hôpital 272. (*Le Pèlerin*, 7 juillet 1918).

Œuvres de guerre et Batailles politiques

La Croix était à la veille de la guerre un média particulièrement influent dans le monde catholique, et emblématique de la sévère bataille politique qui opposait laïques anticléricaux et conservateurs depuis trois décennies. Les choses ne vont pas vraiment changer pendant les quatre années de guerre.

L'initiative d'envoyer gratuitement *La Croix* au personnel mobilisé de la Bonne Presse fut une bonne idée. Après les rebuffades et mauvaises plaisanteries initiales, les salariés de la Bonne Presse connurent un grand succès parmi leurs camarades de tranchées sevrés d'informations. Edouard Wander raconte, en octobre 1914, comment il en « fait la lecture à haute voix, car ils sont tous sans nouvelles ». Tué un mois plus tard, Louis André fait aussi lire *La Croix* autour de lui, « après un temps d'hostilité au début ». Un autre encore, « organise un tour de lecture ». La présence de la Bonne Presse au plus près des combattants, et notamment du clergé combattant, va se faire très active. A travers toute une série d'œuvres.

Des œuvres sociales multiples

Les souscriptions sont une pratique éprouvée des assomptionnistes et de la Bonne Presse; elles ont financé des pèlerinages à Lourdes pour les malades et les plus démunis ou même la construction de l'immense hôtellerie Notre-Dame-de-France à Jérusalem, destinée à accueillir en Terre Sainte les pèlerins de l'œuvre de ND du Salut. Chaque donateur pouvait donner le nom du saint de son choix à la chambre qu'il finançait. Avec la guerre, les œuvres de la Bonne Presse vont se multiplier dans les domaines les plus variés. Voici celles que cite la brochure éditée en 1933 pour le centenaire du « Moine », le P. Bailly, fondateur de la Maison de la Bonne Presse, et le cinquantenaire de *La Croix* :

« 1. Le Noël du soldat, envoyé aux combattants sans familles. Il s'agissait d'un paquet bien garni de linge et de fournitures utiles au « poilu », sans oublier le tabac et le chocolat. Grâce à une souscription de *La Croix* et à de nombreux dons en nature, il y eut près de 20 000 colis envoyés soit aux soldats, soit aux prisonniers.

2. L'œuvre des correspondantes de guerre, qui donna réconfort moral et matériel à 5 000 pauvres isolés.
3. L'œuvre des layettes, créée par « le Noël », et qui vint en aide à tant de mères laissées seules au foyer.
4. L'œuvre des adoptions des orphelins de la guerre, qui préluda, par l'adoption de 3 000 orphelins, aux offices départementaux des « Pupilles de la Nation ».
5. L'œuvre des saines lectures, due à l'initiative de Mgr Baudrillart, et qui expédia 13 500 colis de volumes de tout genre ».

On peut y ajouter 125 000 francs (environ 250 000 euros) récoltés pour l'œuvre des diocèses envahis par *La Croix* et *Le Pèlerin*, ou la création, sur l'initiative de Pierre l'Ermitte, de « colonies de vacances pour petits Parisiens bombardés », et surtout 1,5 millions de francs (environ 3 millions d'euros), toujours en souscription, pour permettre aux prêtres de célébrer au front : 10 300 autels portatifs leur furent ainsi envoyés, ainsi que 18 500 colis de linges d'autel, vin de messe, cierges... et 80 millions d'hosties ! Une anecdote. *La Croix* publia le 20 août 1918 (!) une « importante décision en faveur des prêtres-soldats » : par une décision du 17 juillet de la même année, « la Sacrée Congrégation des Sacrements » autorisait, sur demande de l'évêque de Beauvais, « tous les prêtres de l'armée française, même combattants, à célébrer la messe en tout lieu décent et sûr, même en plein air, non seulement les dimanches et jours de fête, mais tous les jours de la semaine s'ils ne peuvent célébrer dans une chapelle ou un oratoire public et pourvu que tout danger d'irrévérence soit écarté ». La Bonne Presse avait largement devancé l'autorisation romaine. Sur la durée de la guerre, et selon le bilan présenté par l'abbé Chardavoine, assomptionniste, au XXV^e Congrès de la Bonne Presse d'octobre 1919, « les œuvres de guerre de la Bonne Presse représentent une valeur de 4,5 millions de francs [de l'époque, soit environ 9 millions d'euros], à quoi il faut ajouter un chiffre plus considérable d'actes de foi, de générosité et de dévouements que Dieu a visiblement bénis et fécondés ».

Censure et manque de papier

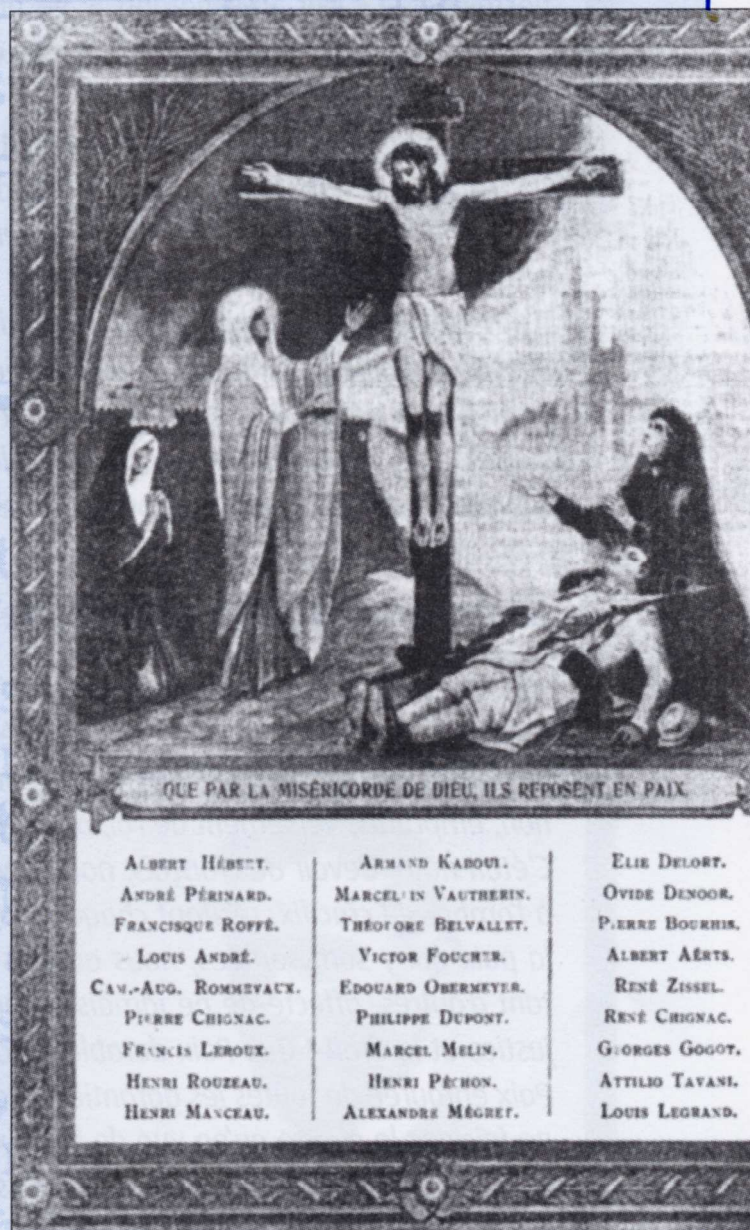
Pendant ce temps, la bataille continue aussi sur le terrain de l'information et de la politique. Il y a les tracasseries communes à tous les journaux : « La censure a caviardé près de 20 000 lignes de *La Croix*, dont plusieurs numéros seront saisis à l'imprimerie ou dans les gares à cause d'informations qu'en haut lieu on juge inopportunes. » Est ainsi censurée une partie d'une lettre du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Benoît XV, qui félicitait une œuvre catholique « d'avoir eu soin de n'envoyer aux soldats que de bons livres ». Mais il y a celles aussi qui visent particulièrement *La Croix*, toujours stigmatisée par un pouvoir anticlérical, malgré l'engagement patriotique du journal. Quand, en février 1917, le gouvernement réduit les dotations de papier aux journaux, les restrictions sont inégales. *La Croix*, sévèrement touchée, proteste et apprécie l'ironie d'un confrère lui aussi désavantagé, *L'Œuvre* : « Le *Matin* aura droit à 3 mètres, parce qu'il est ministériel [pro-gouvernemental] ; *L'Œuvre* n'aura droit qu'à 2 mètres parce qu'elle est de l'opposition, et *La Croix* n'aura droit qu'à un mètre, parce qu'elle est réactionnaire. » *La Croix* obtiendra satisfaction, mais une nouvelle bataille désavantageuse aura lieu six mois plus tard sur le prix imposé des journaux, perdue celle-là.

Le Calvaire

La Maison de la Bonne Presse vendit par correspondance pendant la guerre une œuvre du dessinateur Vignola, *Le Calvaire*, « magnifique estampe couleurs de 0,65 m x 0,45 m sur papier de luxe ». Elle coûtait « 2,25 F plus 0,30 F d'emballage et de port ». « Pour les catholiques, il est consolant de conserver sous le crucifix le souvenir de ceux qui ne sont plus », écrivait *La Croix*.

Le Pèlerin en fit une page de son numéro du 13 février 1916 avec les noms des 27 premiers membres de la Bonne Presse « tombés » au champ d'honneur.

Après la guerre, *La Croix* fera en vain une campagne pour que les monuments aux morts soient installés dans les cimetières, et donc surmontés d'une croix, proposant même plusieurs modèles possibles.



QUE PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU, ILS REPOSENT EN PAIX.

ALBERT HÉBÉTY.	ARMAND KADOUÏ.	ELIE DELORT.
ANDRÉ PÉRINARD.	MARCEL IN VAUTHERIN.	OVIDE DENOOR.
FRANCIQUE ROFFÉ.	THÉODORE BELVALLET.	PIERRE BOURHIS.
LOUIS ANDRÉ.	VICTOR FOUCHER.	ALBERT AËRTS.
CAM.-AUG. ROMMEVAUX.	EDOUARD OBERMEYER.	RENÉ ZISSEL.
PIERRE CHIGNAC.	PHILIPPE DUPONT.	RENÉ CHIGNAC.
FRANCIS LEROUX.	MARCEL MELIN.	GEORGES GOGOT.
HENRI ROUZEAU.	HENRI PÉCHON.	ATTILIO TAVANI.
HENRI MANCEAU.	ALEXANDRE MÉGRET.	LOUIS LEGRAND.

La bataille contre la « rumeur infâme »

Sur le plan politique, *La Croix* va affronter avec une grande vigueur les attaques des journaux anticléricaux, essentiellement *La Dépêche du Midi*, *l'Humanité* et *La Lanterne*. Ceux-ci font porter leurs critiques sur deux points qui nourrissent ce que *La Croix* appellera tout au long de la guerre « la rumeur infâme ». D'un côté, le pape serait l'inspirateur d'une guerre fomentée dans l'espoir d'abattre la république laïque. De l'autre, « les prêtres embusqués » seraient bien à l'abri à l'arrière, dans les services de santé. En réplique, *La Croix* publie donc quotidiennement dans sa rubrique nécrologique « Nos amis défunts », les noms de tous les prêtres, religieux et séminaristes tués au front, -1712 au 1^{er} novembre 1916, par exemple- tout en préparant un « Livre d'Or du clergé et des congrégations » (*lire plus haut*).

Aussi le quotidien de la Bonne Presse fait-il bon accueil le 31 mars 1916 à la lettre où le président du Conseil, Aristide Briand, le rapporteur de la loi sur la séparation de 1905, dément ces allégations mensongères : « D'où qu'elles proviennent et quelque catégories de citoyens qu'elles visent, ces attaques ne peuvent qu'être hautement réprochées, écrit Briand. Elles procèdent le plus souvent d'arrière-pensées politiques et d'un esprit de polémique tout à fait déplacé en face de l'ennemi. Elles sont d'ailleurs entièrement injustifiées. » *La Croix* « prend acte », regrette que le président du Conseil ait « noyé la question qui lui était posée dans d'autres qu'on ne lui posait pas » et engage ses lecteurs « à continuer avec activité la diffusion de nos tracts destinés à éclairer pleinement l'opinion publique ». Avec raison car les attaques ne cesseront pas.

La Documentation catholique ouvre l'après-guerre

Lors du congrès de la Bonne Presse d'octobre 1919, « Franc », l'abbé Bertoye, assomptionniste, rédacteur en chef religieux de *La Croix*, résumait l'attitude de *La Croix* pendant la guerre : « Jamais nous n'avons marchandé une seule minute notre appui pour tout devoir patriotique : mobilisation, emprunts, versement de l'or, œuvres de guerre, restrictions, « tenue » à l'arrière et à l'avant. C'était notre devoir de Français, nous l'avons pleinement rempli. Mais, fils de l'Évangile, écrivant à l'ombre du crucifix, récitant chaque jour au Saint Sacrifice les multiples prières liturgiques pour la paix qui y sont semées, nous aurions manqué à un devoir supérieur si nous avions, comme tant d'autres, affecté de ne jamais prononcer avec sympathie le mot de « paix ». Paix dans la justice et le droit ! Oui. Paix durable ! D'accord. Paix victorieuse ! Nous n'en avons jamais douté. Paix entourée de toutes les garanties ! Nous l'exigions. Mais nous avons toujours estimé que nous ne faisons la guerre qu'en vue de la paix, qu'il était utile de préciser très haut, mais clairement, les conditions de paix de l'Entente, unissant ainsi l'intérêt français le plus affiné à l'attitude qui convient aux disciples du Dieu de paix ».

Le premier acte de la renaissance de la Bonne Presse de l'après-guerre peut être daté de février 1919 : la fusion de quatre revues arrêtées en août 1914, les *Questions Actuelles*, *l'Action catholique*, *la Revue d'Organisation et de Défense religieuse* et *la Chronique de la Presse*, donne naissance à un nouveau titre, *la Documentation catholique*, troisième pilier historique de l'actuelle Bayard.